



Serge Weinberg dans son bureau, devant une œuvre de la photographe Desiree Dolron. THIBAULT STIPAL POUR « LE MONDE »

Les passions raisonnées du collectionneur Serge Weinberg

L'ex-président du directoire de PPR fait partie des repreneurs de la maison de ventes Piasa

Portrait

Entré et cérébral, Serge Weinberg est de ces énarques au phrasé soigné, soupesant chaque mot à grand renfort de litanies. « C'est un homme équilibré dans son jugement et qui ne s'emporte pas. Il réfléchit et écoute », souligne un de ses proches, l'expatréon d'HSBC France, Charles-Henri Filippi.

Réputé droit dans ses bottes, ce manager de gauche – longtemps président du directoire du groupe Pinault-Printemps-Redoute (PPR) et aujourd'hui à la tête de son propre fonds d'investissement – reste un homme éminemment classique. Classique, mais non moins

« Un bel objet est toujours trop cher, ça fait toujours mal. Mais on a toujours raison de l'acheter »

éclectique. En témoigne une collection d'art débutée voilà vingt ans, où se côtoient peinture flamande et hyperréalistes américains, photographie et objets montés du XVIII^e siècle. « Je n'ai pas de systématisme dans mon approche, confie l'intéressé. Je me vois plus en amateur qu'en collectionneur. »

Des maîtres flamands il apprécie les scènes de taverne, les thèmes quotidiens voire triviaux, mais aussi l'imaginaire débridé, truffé de diableries à la manière de Jérôme Bosch. Du fantastique au symbolisme, il n'est qu'un pas, que l'amateur franchit en achetant des dessins de Gustave

Moreau, Fernand Khnopff ou Odilon Redon. Caisse de résonance de nos angoisses et de nos fantasmes, le symbolisme se prolonge au XX^e siècle avec le surréalisme. Serge Weinberg possède ainsi plusieurs tableaux de Victor Brauner et Wifredo Lam, mais aussi une toile d'un des précurseurs de ce mouvement, Giorgio De Chirico.

En revanche, son compagnonnage avec le méga-collectionneur d'art contemporain François Pinault, fondateur du groupe PPR, ne l'a pas entraîné dans les travées de l'art actuel. « Je ne suis pas obsédé par la modernité, j'ai un certain scepticisme envers l'art contemporain, admet-t-il. J'ai beaucoup d'amis qui essayent de capter ce qu'il y a de neuf. Je suis plutôt un suiveur. Pour moi, l'art est la rencontre du savoir-faire et de l'émotion. Je n'aime pas devoir comprendre, j'aime l'immédiateté. » Ainsi n'est-il « pas du tout sensible » à la gonflette d'un Jeff Koons, tandis que le facétieux Maurizio Cattelan le fait tout juste sourire.

Pour ce qui est du mobilier, il reste aussi cranté sur le style Louis XVI très architecturé. Succombant aux avatars de Diego Giacometti comme Ingrid Donat, il ne s'est pas laissé glisser dans le design. Au niveau des artistes vivants, son panel se limite à Pierre Soulages, dont il apprécie exclusivement les noirs, et Sam Szafran, connu pour ses escaliers vertigineux ou ses serres luxuriantes.

Serge Weinberg remémore surtout le choc ressenti devant les vibrations colorées de Mark Rothko, qu'il découvre grâce à François Pinault lorsque le sponsoring de PPR avait été sollicité pour une exposition au Musée d'art

1951 Naissance à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine).

1981 Chef de cabinet de Laurent Fabius au ministère du budget.

1983 Président du directoire d'Havas Tourisme.

1995 Président du directoire du groupe Pinault-Printemps-Redoute (PPR).

2005 Création du fonds d'investissement Weinberg Capital Partners.

2008 Rachat de la maison de ventes publiques Piasa.

moderne de la Ville de Paris. Mais son portefeuille n'étant pas à la hauteur de ses désirs, Mark Rothko ne figure pas dans sa collection. « Un bel objet est toujours trop cher, ça fait toujours mal. Mais in fine on a toujours raison de l'acheter », déclare-t-il. Il n'en ajoute pas moins, en guise de contradiction : « Avec le temps, le sentiment de propriété est moins important. Lorsqu'on réalise que le champ est infini, on se dit qu'il ne sert à rien de courir. Ça n'enlève pas tout plaisir à détenir une œuvre, mais ça le relativise. »

Inutile d'ailleurs de chercher dans ses bureaux un quelconque étalage de ses goûts ou de ses trophées. « Nous sommes une entreprise jeune, il y a une sorte d'austérité de principe car nous sommes dans un univers de travail », affirme-t-il.

S'il savoure les jardins secrets, Serge Weinberg aime tout autant

les « aventures de copains ». En 1983, il avait créé avec l'éditeur Bernard Fixot une société de production de films, Falcone Production, revenue au début des années 1990 à Hamster. L'homme réitérera l'opération avec quatorze « amis », dont Laurent Fabius et Charles-Henri Filippi, en rachetant en juin 2008 à François Pinault la maison de ventes publiques Piasa.

Une danseuse ? « Non, aucun de nous n'a envie de perdre de l'argent. Nous voulons plutôt développer la société dont la rentabilité est déjà significative. C'est une affaire solide, qui n'est pas dépendante de la partie la plus spéculative du marché. Son socle d'activité est réparti sur beaucoup de catégories d'objets », affirme le nouvel actionnaire.

Pas simple pourtant de bousculer une maison ronronnante, à l'esprit très Ancien Régime. Car, après avoir connu ses heures de gloire dans les années 1980-1990, cette société s'est coulée dans un rythme de sénateur.

Aussi est-ce par petites touches que le nouvel actionnaire entend dépeussier la machine. Première étape, une modernisation du logo par l'atelier Jean Grisoni. De là à parler de création de marque, le saut serait prématuré. La prudence – ou le réalisme – reste le maître mot de Serge Weinberg. Bien qu'il dirige un fond d'investissements, il n'imagine pas élargir le portefeuille de ses clients avec de l'art : « Le marché de l'art est plein de surprises, irrationnel, même si certains se sont évertués à faire des indices. Le paramètre risque est plus important que dans d'autres domaines. » ■

Roxana Azimi

Les îles Eparses, lointaines et mystérieuses

Du courrier peut désormais être envoyé depuis ces territoires français de l'océan Indien

Philatélie

Depuis le 21 février 2007, les îles Eparses sont rattachées à la collectivité d'outre-mer des Terres australes et antarctiques françaises (TAAF). Elles en constituent ainsi le cinquième district, avec la terre Adélie, Kerguelen, Crozet, ainsi que Saint-Paul et Amsterdam. Les Eparses sont constituées des îles Glorieuses, Juan de Nova, Bassas da India et Europa – situées dans le canal du Mozambique, séparant Madagascar du reste de l'Afrique – et l'îlot corallien de Tromelin, au nord de la Réunion et de l'île Maurice.

Depuis le rattachement de ces îles Eparses, les collectionneurs peuvent y envoyer du courrier affranchi de timbres des TAAF aux couleurs exotiques propres à ces régions. Les sacs postaux sont acheminés tous les quarante-cinq jours environ, au rythme des relèves des militaires et des scientifiques qui assurent la présence de la France dans ces îles.

Ces îles ont été régulièrement habitées... entraînant une accumulation de déchets qui menacent ces sanctuaires écologiques, aucune possibilité de traitement n'étant envisageable sur place. Il ne reste donc que la solution de leur rapatriement vers La Réunion. Ce que fera le *Marion-Dufresne*, navire mobilisé pour une rotation organisée du 18 avril au 13 mai, dont le but, explique Rolon Mouchel-Blaisot, l'administrateur des TAAF nommé en septem-



Des timbres représentant les îles Eparses. DR

bre 2008, est de récupérer entre huit cent et mille palettes de 700 à 800 kilos de déchets.

Trois autres objectifs justifient cette rotation : une campagne scientifique portant sur la faune, la flore, ou l'archéologie marine afin de « pérenniser un intérêt scientifique pour cette sentinelle de la biodiversité » ; un accompagnement touristique (compter 7 000 euros par personne pour les quelques places encore disponibles) ; enfin la réalisation d'un carnet de timbres photos réalisé par Lucia Simion, la philatélie étant « vécue comme un vecteur de communication », précise M. Mouchel-Blaisot, qui rapporte plus de 1 million d'euros par an. ■

Pierre Jullien

Sur le Web
www.taaf.fr

Barack Obama à l'heure des services secrets

Le président des Etats-Unis est fidèle à sa Jorg Gray 6 500 Series Chronograph



La montre offerte par les services secrets. MOLLY RILEY/REUTERS

Montres

Pendant la longue campagne électorale qui l'a amené à la Maison Blanche, Barack Obama arborait systématiquement une belle montre. Un élégant chronographe noir à trois compteurs en « V » avec un guichet pour la date du jour à quatre heures.

Comme il était souvent en bras de chemise, on la distinguait bien sur les photos sans pouvoir pour autant en identifier la marque. Ce n'était pas une IWC ou une Bell & Ross, alors quoi ? Le bel aspect militaire de cette montre intriguait les spécialistes qui penchaient pour un simple chronographe à quartz, mais le curieux logo à 12 heures impossible à lire rendait la vérification difficile.

Il s'agissait bien d'une montre à quartz, une Jorg Gray 6 500 Chronograph. Ce n'est pas une marque horlogère, mais une marque commerciale qui achète des composants en Chine et au Japon et les assemble. Dans ce cas précis, il s'agit, vu la position des trois compteurs et du dateur, d'un calibre Miyota du groupe Citizen, probablement un OS-20. Ce chronographe vaut environ 300 dollars (234 euros) : on est

loin du « bling bling » et des prix délirants des montres suisses à complications. Mais celle de M. Obama n'est pas le modèle simple. A l'intérieur du logo, en forme d'étoile de shérif, on peut lire « United States secret service ».

Cette montre lui a été offerte pour son 46^e anniversaire par les agents des services secrets qui l'ont protégé pendant toute la campagne. Il portait avant une Tag Heuer et son vice-président, Joe Biden, arbore une Omega de plongée.

Sur le site d'enchères eBay, on trouve une montre similaire, avec le précieux logo secret service. Elle a été mise aux enchères le 31 janvier à un dollar, cinq jours plus tard, elle était déjà à 1 275 dollars. Il faut dire que sur eBay Etats-Unis, l'obamania vire au culte de la personnalité : en tapant Barack Obama, on ne trouve pas moins de 25 000 objets. Par comparaison, il y a 1 300 objets à l'effigie de George Bush.

Les Américains sont définitivement des collectionneurs et la montre de président un bon placement : celle de John F. Kennedy qui lui avait été offerte en 1960, une Omega en or, a été vendue aux enchères 350 000 dollars en 2005. ■

Michel Lefebvre